

Québec français



Au-delà des Thermopyles

Jean-François Bourgeault

Number 165, Spring 2012

Imaginer l'Apocalypse

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66455ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bourgeault, J.-F. (2012). Au-delà des Thermopyles. *Québec français*, (165), 40–41.

Honneur à ceux qui, dans la vie,
Se sont donné pour tâche la garde des Thermopyles

CAVAFIS

Au-delà des Thermopyles

PAR JEAN-FRANÇOIS BOURGEOULT*

Lorsqu'il s'agit d'évoquer la fin de la littérature, encore, hésitant entre la lassitude devant l'inéluctable et l'irritation devant la stagnation des diagnostics usés jusqu'à la corde, je suis invinciblement ramené comme professeur à un poème de Constantin Cavafis, *Thermopyles*. À partir de la légende semi-historique des trois cents Spartes tenant tête aux dizaines de milliers de Perses qui se pressent devant la gorge des Thermopyles, le poète grec élabore la fable d'une conjuration acharnée de la barbarie qui ne cesse de faire retour, aujourd'hui, sous le mode de la *résistance* culturelle. Si « l'honneur » des gardiens se mesure à leur capacité d'incarner, à parts égales, la force du devoir inflexible et la compassion devant « eux qui ont failli », les quatre derniers vers évoquent, au-delà de cet éloge un peu fadasse, un étrange surplus d'honneur, accessible par la seule voie d'une conscience mélancolique de l'inévitable : « Et plus d'honneur encore leur soit rendu ° Lorsqu'ils prévoient (et nombreux sont ceux qui prévoient) ° qu'Éphialtès pour finir va se manifester, ° Et que les Mèdes, un jour, finiront par passer ».

Étrange finale ? En fait, rien n'est plus banal ; ou plutôt, rien n'est devenu plus banal pour nous, professeurs de littérature, que cette forme de dignité endeuillée, de certitude amère de la défaite qui tend à réserver l'honneur suprême à toutes les formes d'*ajournement* de l'irréversible, comme si le seul recours devant la disparition consistait à multiplier les ruses pour en différer l'imminence. Après quelque deux siècles où elle avait pu bénéficier d'un caractère d'évidence, l'idée selon laquelle la littérature doit être enseignée, *a fortiori* enseignée à tous par l'intermédiaire des collègues au Québec, cette idée se survit comme un miracle qui ne doit peut-être son existence, pour l'instant, qu'à la lenteur aussi proverbiale qu'éléphantinesque des institutions. Dans les conversations de corridors comme dans celles plus protocolaires des réunions départementales, l'*ethos* qui domine est celui d'une veille perplexe de l'apocalypse où nous jouons tous, jour après jour, le rôle que nous a réservé Cavafis dans sa mémorable

parabole. La « barbarie », elle, prend la forme d'une agression aussi lente que diffuse, que l'on ne peut même pas se féliciter de percer à jour tant ses techniques sont rudimentaires et ses motifs, évidents : réécritures constantes de documents officiels, ministériels, prescriptifs, qui deviennent autant de charges menées au moyen de reformulations ubuesques contre la présence même de la littérature comme mémoire commune ; invasions fulgurantes des *tablettes* comme nouveau substitut du livre, ce qui revient à livrer pieds et poings liés le monde de l'éducation à des mégacorporations de l'électronique qui ont eu l'intelligence de reconnaître dans ce milieu la perspective d'une clientèle inépuisable ; érosion conséquente de la concentration comme faculté de demeurer longtemps, imperturbé, dans les eaux de la « lecture profonde » où sommeillent les Léviathan romanesques de la trempe de Proust et Musil (*deep reading*, selon la formule de Nicholas Carr) ; enfin, en guise de cœur ou de basse de fond, érucations plus ou moins articulées de « contribuables » de toute évidence convaincus d'être utiles mais enrégés à l'idée de payer pour des départements inutiles (les suspects de connivance s'alignent dans l'ordre : littérature, philosophie, sciences humaines, etc.) et puis ? et puis ? Faut-il ajouter une pierre de plus à ce mur des lamentations ?

Réhabiliter Éphialtès

Sans doute faudrait-il faire exactement l'inverse. Cavafis rappelle que l'issue de la bataille antique fut scellée par une trahison fondamentale : celle d'Éphialtès qui, révélant aux Mèdes le sentier de l'Anopée, permit à ceux-ci de contourner le défilé et de prendre en étau le corps d'élite enfoncé dans le défilé des Thermopyles. Au regard de l'impératif catégorique de résistance que partagent les frères et sœurs de la *via contemplativa* humaniste, on sait trop bien l'odieux que peut représenter cette défection : la conversion des Spartes de l'intellect, destinés à tout sacrifier au nom du grand Trésor des œuvres maîtresses, en

Leonidas, roi des Spartes.
Image tirée du film 300 réalisé
par Zack Snyder en 2006.
Photo : Warner Bros
(www.allmoviephoto.com/)

THERMOPYLES

Honneur à ceux qui, dans leur vie,
se sont donné pour tâche la garde des Thermopyles.
Jamais ne s'écartant du devoir ;
intègres et justes dans tous leurs actes,
mais avec indulgence et pitié ;
généreux s'ils sont riches, et s'il leur arrive
d'être pauvres, généreux dans leur modestie,
et secourables autant qu'ils le peuvent ;
se faisant fort de parler vrai,
mais sans haine pour ceux qui ont failli.

Et plus d'honneur encore leur soit rendu
Lorsqu'ils prévoient (et nombreux sont ceux qui prévoient)
qu'Éphialtès pour finir va se manifester,
et que les Mèdes, un jour, finiront par passer.

CAVAFIS

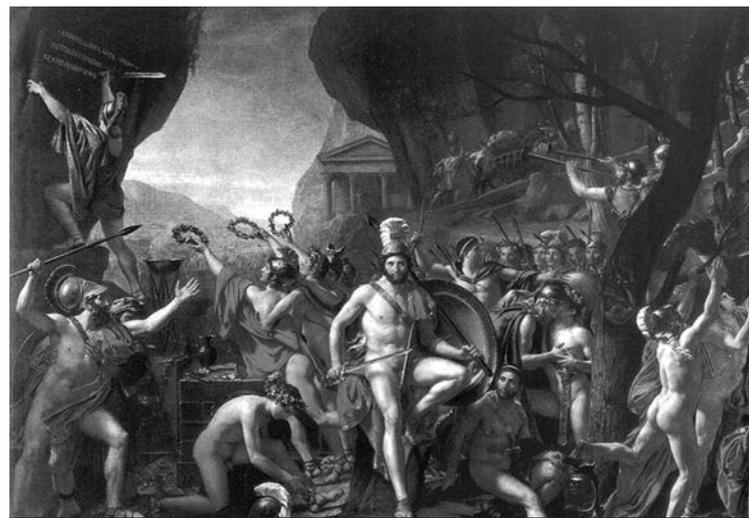
« barbares » plus intéressés à décoder l'impensé des loisirs de masse contemporains qu'à protéger les Thermopyles des siècles antérieurs. Ephialtès, en ce sens, serait parmi les gardiens de la mémoire culturelle l'icône d'une désertion comme d'une fatigue, en somme le nom d'une frayeur fondamentale concernant l'épuisement possible des radicaux, ainsi que l'affaissement de leurs principes infrangibles sous le poids d'une « adaptation » nécessaire aux temps présents.

Mais on peut entendre autrement cette désaffection, pour autant qu'on renverse la logique de la mobilisation finale et qu'on perçoive dans la trahison elle-même le principe d'une fidélité plus secrète au corps de garde, d'un souci plus profond portant sur la perpétuité de cette défense. Trop penser à l'inéluctable, se perdre obsessionnellement dans l'interprétation des symptômes du déclin interdit en effet de penser à ce qui, au-delà du dénouement angoissant, permettrait d'en adoucir l'impact et d'en conjurer le caractère ultime. Conférer à l'après du Grand Soir (devenu du reste une probabilité rationnelle) l'obscurité d'une scène interdite, impensable, revient moins à avouer les limites du littéraire que celles de nos capacités à imaginer ses métamorphoses. Un jour, un jour pas si lointain de petite souffrance et de lucidité salutaire, il faudra donc que nous nous aventurons par l'esprit dans une *terra incognita* et que nous commençons à penser à ce que pourrait devenir la littérature lorsqu'elle aura cessé d'être enseignée. Lorsque l'organe le plus ancien de transmission qui lui avait été assigné, l'Académie, cessera d'en pratiquer la (re)découverte par le biais des éternels commentaires. Lorsque le livre, n'importe quel livre, ne pourra plus compter sur les vieilles institutions de la Mémoire pour espérer, follement, en sa résurrection dans une classe où ses phrases se dérouleront dans une ère lointaine comme les bandelettes d'une momie surgie de sa torpeur. Lorsque cet ancien monde de séminaires, de colloques, de conférences et de prestations académiques ne pourra plus agir comme instance de convocation auprès des écrivains, tous plus

empressés les uns que les autres lorsqu'il s'agit de se soumettre à l'exercice de leur propre culte parmi les vivants et, surtout, parmi les morts. Qu'en sera-t-il alors de ce mot étrange, *littérature*, lorsqu'une bonne part des rituels d'*entretien* – conversation et conservation – qui avaient pu lui donner vie auront disparu ? Y aura-t-il même un sens à le préserver ?

Au risque de l'inutile

Épris de notre propre disparition, amoureux complaisants de notre sacrifice, nous pouvons bien entendu continuer à nous inscrire dans le poème de Cavafis en professionnels de l'ajournement, affairés à ne pas trahir l'injonction de la sauvegarde, qui nous intime de consacrer l'essentiel de nos dernières forces à la pratique aveugle d'une littérature que l'on destine, comme tant d'autres formes, au dépotoir du musée séculaire. Ou, prenant le risque de quelques conjectures hasardeuses et de délibérations de bonne foi, nous pouvons sacrifier quelques articles à écrire, quelques lectures à faire, quelques heures de méditation solitaire pour *trahir* les exigences de la veille cataclysmique en



Jacques-Louis David, *Leonidas à Thermopyles*, 1814 (Musée du Louvre, Paris).

tendant de fonder, par concertation, le modèle d'autres institutions qui pourraient prendre la relève d'une éventuelle Académie en ruine. Dans cette autre version de la légende, Ephialtès n'incarnerait plus la scélérate de celui qui manque à la force du serment originel ; il serait le concepteur qui l'honore en reconnaissant que la défense des Thermopyles, la protection de la « littérature », passe désormais par les démissions temporaires de tous ceux qui ont envie de spéculer sur son avenir et, ce faisant, de prendre les mesures nécessaires pour avoir, un jour, un lieu où revenir lorsque la littérature aura été expulsée de tous ceux qui lui avaient été réservés. Après tout, dans le meilleur des cas, qui ne justifierait ni les gardiens pessimistes ni les réformateurs de transition, ces discussions inutiles iraient se perdre dans le néant des modèles théoriques qui attendent, en vain, un monde où se réaliser... □

* Professeur de littérature au collège Saint-Laurent